

"La guerre d'Algérie" livre d'Yves Courrière (pages 151-162). Ce dialogue ainsi que les circonstances de La mort d'Abane sont tirés du seul document existant sur ce fait mystérieux révélé ici pour la première fois. Le rapport ultra-secret envoyé aux membres du C.C.E. et rédigé par l'un d'eux le 15 août 1958 à Tunis. L'auteur a pu compléter sa documentation sur ce sujet épineux grâce aux récits recoupés de Krim, Ben Tobbal, Ouamrane, Mahmoud Cherif et Boussouf. Il eut la possibilité de s'en faire confirmer personnellement certains points lors de ses dernières rencontres avec les survivants du C.C.E de l'époque.

Le C.N.R.A., réuni au mois d'août au Caire, avait vu un bouleversement complet du C.C.E. qui désormais dirigeait la révolution depuis l'extérieur. Abane Ramdane, qui, lors de ce 2ème C.N.R.A. pensait reprendre du poil de la bête allait essayer une défaite. Au congrès de la Soummam, l'année précédente il avait prouvé qu'il était le no 1 politique de la révolution. Il voulait renouveler la démonstration et assurer sa prédominance. C'était compter sans les militaires! D'entrée de jeu, Abane attaqua. C'est Ouamrane qui fit les frais de sa colère. Il l'accusa d'une affaire de mœurs dont, paraît-il, il avait les preuves. "Comment peut-on laisser un type comme ça s'occuper de la révolution ? » s'indigna-t-il.

Krim et Ben Tobbal défendirent leur collègue -ils étaient tous trois colonels - et lancèrent que "peut-être le rapport envoyé par Ouamrane n'était pas étranger à cette colère subite ». (...) Enfin, Ouamrane critiquait vivement la bataille d'Alger dont Abane et Ben M'Hidi avaient été les promoteurs. Ben M'Hidi avait payé cette erreur de sa vie. Dieu ait son âme. La critique était donc directement pour Abane: "L'expérience a du montré que lorsqu'on est dans la clandestinité l'ennemi a toujours peur de nous, quelle que soit notre faiblesse ou notre puissance. Que l'on se découvre, et l'on est détruit. C'est ce qui s'est passé à Alger. Avant la bataille, la zone autonome comportait des réseaux comprenant des militants, des adhérents, des sympathisants, en tout près de trois cent mille personnes, qui toutes cotisaient mensuellement au F.L.N.

Aujourd'hui, c'est la débandade. La source est tarie. Quand pourrions-nous reprendre pied à Alger ? " Bien qu'ignorant tout de l'action de Léger, Ouamrane ne se trompait pas sur les difficultés de ré-implantation dans la capitale!. (...) Abane, qui voulait en être le Saint-Just, n'admit pas ces critiques qu'il aurait pourtant volontiers servies lui-même. Il n'aimait pas se faire couper l'herbe sous le pied et avait sorti l'affaire de mœurs concernant Ouamrane. "Decidement, on ne pouvait rien confier aux militaires!". La crise latente éclata. (...) Jusque-là, seul Ben Bella s'était véritablement opposé à Abane. Les deux hommes se considéraient mutuellement comme les ennemis n0 1 de la révolution algérienne. Ben Bella ne reconnaissait ni le congrès de la Soummam ni le C.C.E. qui en était issu. (...) Sans calme, sans patience, Abane réussit en quarante tour de force de dresser tous les militaires contre lui. Jusque là Krim n'avait pas pris parti. Il s'y décida devant l'arrogance dont faisait preuve Abane. Celui-ci soutenait farouchement le principe de la collégialité à condition d'en être le chef incontesté ! C'est trop pour Krim qui rejoignit le clan Boussouf, Ben Ouamrane. A eux quatre ils contrôlaient tout le territoire à l'exception de la wilaya de l'Aures commandée par Mahmoud Cherif qui tenta alors une médiation auprès d'Abane." Il ne faut pas que ce C.N.R.A. consacre votre mécontentement, lui dit-il, tu veux la direction totale de la révolution alors que nous avons tous décidé à la Soummam qu'elle serait collégiale. Tu es intelligent, admet donc que Krim a aussi le droit de diriger. Vous êtes kabyles tous les deux. Supportez-vous. La guerre n'est pas gagnée". Rien n'y fit. Abane était intraitable. Jusque-là il avait épargné Krim de ses sarcasmes. Au Caire, il passa brutalement à l'attaque: "Mahmoud,dit-il au chef de l'Aures, tu as tort. Krim est un incapable. Il ne peut rien faire. Ni la révolution ni le pays. Méfie toi de lui. Il est prêt à marcher sur le cadavre de son père pour atteindre son but!". C'était le clash ! Abane avait contre lui tous les commandants de wilaya Y compris Mahmoud Cherif, qui s'était décidé en le voyant opposer les civils aux militaires.(...) Les deux clans constitués, tout

va se jouer au cours d'une réunion à la veille du C.N.R.A. Le 26 Aout dans la chaleur poussiéreuse de la rue Sarouet, au centre du Caire, dans l'immeuble du FLN (...) Krim devant le péril "civil" représenté par Abane a décidé pour la première fois de peser de tout son poids dans la balance et d'intervenir dans cette bagarre qui menace l'unité de la révolution. Il veut opposer son prestige de maquisard à la puissance intellectuelle d'Abane. La lutte va être sévère car, pour les "politiques", Abane est à l'opposé du portrait qu'en tracent les militaires. C'est l'homme avec qui l'on peut s'entendre. Il est plus perméable, plus facile d'abord que Krim ou Ben Tobbal. Il a une culture politique qui manque aux colonels. Pour les "civils", c'est le leader incontesté. Il a de plus le courage de ses opinions, le goût de la lutte et de l'affrontement qui manquent aux "civils". Il est le seul, il faut bien l'avouer, à ne pas avoir peur des militaires. Et de le leur dire. Il a tort. Dans la plus grande pièce, au 3<sup>ème</sup> étage, se sont réunis les quatre membres du C.C.E. : Krim, Ben Khedda, Abane, Saad Dahlab auxquels se sont joints les chefs de wilaya: Ben Tobbal, Boussouf, Mahmoud Cherif, Ouamrane, et certains leaders politiques: Abbas, Lamine Debaghine, Mehri, Yazid. Krim laisse son rival ouvrir le feu. Sans complexe, sûr de sa supériorité politique, Abane attaque à nouveau. C'est vraiment un "battant". Il réfute les accusations, renouvelle ses critiques. Contre Ben Bella d'abord, à qui il reproche, alors qu'il était en liberté, d'avoir failli à sa mission et de ne pas avoir fourni d'armes. Il n'a pas de mots assez acérés pour qualifier l'enlèvement des cinq dans l'avion marocain. "Ils n'avaient pris aucune précaution, déplore-t-il. Et ils ne se sont même pas défendus". Puis c'est à nouveau la remise en cause du pouvoir des colonels de l'intérieur "L'action politique et militaire est un tout. Ceux de l'intérieur doivent diriger la révolution mais céder le pas à la politique". Ses soutiens "politiques" ne bronchent pas. Ils attendent. Sincères dans leurs convictions, honnêtes jusqu'au scrupule, fideles mais timorés. Et Krim se dresse. Massif, puissant par ses alliances, sûr de son prestige, tenant sa revanche. Sans l'avouer, il a mal supporté la prédominance d'Abane depuis le congrès de la Soummam. Il est décidé à y mettre fin et à ne pas permettre une scission entre militaires et civils. Il va se servir de ces derniers comme boucs émissaires. "Les membres du C.C.E. doivent être incontestables et incontestés, dit-il en martelant ses mots. Je n'ai pas voulu intervenir dans la querelle entre Ben Bella et Abane. Mais il est un fait : nos cinq compagnons en prison contestent la présence au sein du C.C.E. de 02 ex-centralistes Dahlab et Ben Khedda. Et je les approuve, pourquoi aujourd'hui, au Caire, je prends une pareille décision?. Parce que ces politiciens qui n'ont jamais été au maquis, manoeuvrent pour éliminer les hommes de l'A.L.N. et les chefs historiques de la révolution". Un long murmure d'approbation parvient du coin des militaires. Abane est blême. Son visage, gonflé et déformé par le goitre qui écarte le col de sa chemise, reflète une rage contenue. C'est l'attaque des colonels. Une affaire concertée. Peut-il compter sur ses "alliés politiques" ? Ben Khedda, derrière ses lunettes fumées, est plus grisâtre que jamais. Il ressemble à un hibou pris au piège et torturé par une lumière éblouissante, cherche à tout prix un coin d'ombre pour se réfugier. Saad Dahlab est impassible. Il écoute attentivement. Sur sa bouille ronde, habituellement si cordiale de bonasse, ne se lit qu'une intense concentration. Ou veut en venir Krim?. "Ils se servent, pour accaparer ce pouvoir, poursuit le chef kabyle, d'un tremplin qui est la personnalité d'Abane. Lequel l'affirme aujourd'hui, n'a jamais cessée, depuis le congrès de Soummam, de se substituer à l'autorité collective qui devait être celle du C.C.E.!». Ça c'est l'appel aux militaires. L'opération préélectorale qui leur fait comprendre à quel point l'action d'Abane peut être dangereuse si elle n'est pas désamorcée à temps. "Je demande donc un nouveau C.C.E., poursuit Krim, ou figureraient tous les colonels ainsi que deux ou trois politiques. - Ainsi vous auriez la majorité proteste Abane. Je vous le dis tout net, je suis contre une majorité de colonels. - La preuve est faite devant tout le monde de ton opposition aux maquisards.

La majorité aux civils, aux Ben Khedda, aux Saad Dahlab, là tu es d'accord. Mais la majorité aux colonels, pas question! et où étaient-ils tes civils au 1er novembre 1954 ? Qui a déclenché la révolution ? Qui a le plus souffert? il y a une majorité qui se dessine en faveur des colonels. Que cela te plaise ou non". Krim renforce ainsi la solidarité des colonels en amenant Abane à prendre ouvertement position contre eux. Le leader des politiques est tombé dans le piège de Krim qui le présente comme ANTIMAQUISARD. Et il ne fait rien pour se "rattraper". "Je ne consentirai à faire partie du nouveau C.C.E., affirme avec force, que Si Dahlab et Ben Khedda sont là!". Pour les militaires, c'est la preuve que les trois hommes sont "de mèche". Abane a voulu employer la force, cette arme de soldat. Il a négligé la diplomatie et vient ainsi de commettre sa première grande erreur politique. Les cinq colonels ont scellé son destin. La réunion officielle du 2ème C.N.R.A. eut lieu le 27 Aout 1957 au Caire (..) Le C.N.R.A. décida de renoncer à la primauté de l'intérieur sur l'extérieur. Les objectifs politiques gardaient la prépondérance sur les objectifs militaires mais un nouveau C.C.E. était désigné. De cinq membres le Comité de coordination et d'exécution passait à neuf. Seuls Krim et Abane y demeuraient. Saad Dahlab et Ben Khedda étaient éliminés. Dahlab se voyait confier le contrôle des moyens d'information du F.L.N., Ben Khedda était nommé représentant du Front à Londres avec Ben Yahia, qui sera un jour ministre de l'Information de Boumediène. La victoire des militaires était complète. Ils entraient en force au C.C.E. qui était ainsi constitué: Cinq colonels: Krim (Kabylie), Boussouf (Oranie), Ben Tobbal (Constantinois), Ouamrane (Algérois) et Mahmoud Chérif (Aures). Quatre politiques : Ferhat Abbas, le docteur Lamine Debaghine, Abane Ramdane et Abdeïhamid Mehri. Jusque-là, ce dernier dirigeait le bureau F.L.N. à Damas où il avait effectué un travail considérable. À trente-deux ans il représentait le courant "jeunes Turcs politiques" alors que Ferhat Abbas restait l'archétype de l'ex-parlementaire style IIIème République. Il ne fallait négliger aucune clientèle (...) Les colonels membres du C.C.E. désignèrent immédiatement leurs adjoints comme successeurs à la tête des wilayas : W.1: Lamouri Mohamed ; W.2: Ali Kafi ; W. 3: Mohammedi Said, puis Amirouche; W.4: Sadek, puis Si M'hamed; W. 5: Lotfi, puis Boumediène. Le chef de la wilaya 6, laquelle se remettait à ses convulsions, n'était pas désigné.(...) C'est au retour de la mission qu'Abane, Mehri et Mahmoud Chérif avaient effectué au Moyen-Orient et en Tchécoslovaquie durant le mois de septembre que le C.C.E. décida d'affecter chacun de ses membres à un département précis préfigurant le futur gouvernement Ferhat Abbas, Mehri et le docteur Lamine étaient confirmés leurs fonctions, Krim était chargé du département de la Défense de la base de Tunis, Ben Tobbal de l'intérieur et des relations de la Fédération de France, Mahmoud Chérif devenait le grand financier du F.L.N., Boussouf le responsable Renseignement et liaison, Ouamrane était nommé à la tête de la logistique, sa première activité devenait la recherche de l'armement. Quant à Abane, on lui laissa l'organisation du parti, la presse et l'information, en particulier la rédaction du Moudjahid. Il ne pouvait plus se faire la moindre illusion. Les colonels tenaient en main la conduite de la révolution à travers les départements essentiels. Abane voyait ses espoirs s'effondrer. Éliminé, désamorcé, l'homme de la Soummam ! Il ne pouvait s'y résoudre. L'indignation: l'étouffait. Il n'avait ni l'âge de Ferhat Abbas, ni la souplesse de Ben Khedda, ni la patience opiniâtre de Saad Dahlab. Il fallait que ça éclate. Lors de la mission de recherche d'armes au Moyen-Orient Abane avait amèrement critiqué la composition du nouveau C.C.E devant les Syriens qui les recevaient, attitude que Mahmoud Chérif déplora vivement et qu'il s'empressa de rapporter à Krim des leur retour à Tunis. Les colonels décidèrent se s'expliquer avec Abane. "Nous ne tolérons pas qu'une décision prise démocratiquement par le C.N.R.A. soit critiquée par l'un de nous. Et devant des étrangers encore! - Ne me faites pas rire avec vos décisions démocratiques Abbas est déjà un vieillard. Lamine est hors du coup et l'a toujours été. Mehri n'y connaît rien, il est trop jeune. Tous ceux-là veulent bien être du C.C.E. mais sans se

mouiller. Ne comptez pas sur moi pour les suivre. Vous ne vous débarrasserez pas d'Abane comme cela !

- Nous te mettons solennellement en garde contre le travail fractionnel que tu as entrepris, dit Krim. Tu essaies de jouer une fois de plus les politiques contre les militaires. Tu contactes les U.D.M.A., les centralistes, tu essaies de réveiller de vieilles ambitions dépassées par la révolution...

- Et vous, le coupa Abane, vous mettez sur pied un pouvoir basé sur l'armée. Les maquis c'est une chose, la politique une autre qui ne se fait ni avec des analphabètes ni avec des ignares. C'était la guerre ouverte entre Krim et Abane. Leur mésentente atteignit à la fin de l'automne des proportions gigantesques. à tel point que l'un refusait d'assister à une réunion ou l'autre était présent ! Abane se repandit dans les milieux F.L.N. de Tunis en imprécations et en critiques contre les colonels. Lors d'une réunion où le C.C.E. évoquait la possibilité de bons offices marocains et tunisiens, Abane lança à Ben Tobbal et à Mahmoud Chérif: "voilà une drôle de politique pour des colonels ! Vous ne rêvez que de négociations. Ce n'est plus le C.C.E., c'est le cessez-le-feu !". Puis il menaça une fois de plus les membres du comité exécutif de dénoncer publiquement leurs agissements. "Vous ne pensez plus combat mais pouvoir. Vous êtes devenus ces révolutionnaires de palace que nous critiquions tant quand on était à l'intérieur. Quand on faisait vraiment la révolution. Moi j'en ai assez. Je vais regagner le maquis et à ces hommes que vous prétendez représenter, sur lesquels vous vous appuyez sans cesse pour faire régner votre dictature "au nom des combattants", je raconterai ce qui se passe à Tunis et ailleurs! Salut. »

Cette fois, il avait passé les limites de la prudence. D'autant que Mahmoud Chérif, qui gardait des relations étroites avec son ancienne wilaya de l'Aures, apprit qu'Abane, déchainé, avait contacté un commandant aurésien, Hadj Ali -assassiné par la suite- pour tenter de faire marcher un bataillon contre le C.C.E. de Tunis!. Les colonels décidèrent une dernière médiation. Abane n'assistait à aucune réunion et refusant de répondre aux convocations du C.C.E., ils lui envoyèrent Abbas, Lamine et Mehri. Les "civils" réussiraient peut-être là où les militaires avaient échoué. "Voyons, Abane dit Abbas, tu dois cesser ce travail de fractionnement. Tu nuis à la révolution alors que nous savons que tu veux servir sincèrement. Voilà ce que le C.C.E te propose...". Les trois étaient affreusement gênés. Ils se relayèrent pour exposer l'idée qu'avait eu le C.C.E. "On sait que tu es très nerveux. Que tu es malade. Il faut soigner ton ulcère, va quelque temps te reposer en Suisse. Le C.C.E t'a voté tous les crédits pour que tu te retapes le plus confortablement possible à la montagne...".

Le rire d'Abane glaça ses trois interlocuteurs "Vous êtes tous d'accord pour m'éliminer. Les militaires parce que je les gêne. Vous, parce que vous en avez peur. Vous tremblez. Moi, pas! et on ne se débarrassera pas de moi facilement". Abane écarta sa veste et frappa la crosse d'un 7,65 passé dans sa ceinture.

"Je me tiens sur mes gardes. Allez leur dire cela de ma part. Maintenant, foutez le camp, bande de lâches!". Lorsque Abbas, Lamine et Mehri rapportèrent les termes de leur entretien aux colonels, ceux-ci n'eurent qu'une réponse: "Vous voyez... on vous l'avait bien dit. Rien ne le fait fléchir". Après cet échec, les civils regagnèrent leurs postes, Lamine au Caire, Mehri à Damas, Abbas resta à Tunis. Ouamrane partit pour le Moyen-Orient effectuer une tournée des pays arabes afin d'obtenir armes et munitions. Ben Tobbal, Boussouf, Krim et Mahmoud Chérif avaient désormais les mains libres pour régler à leur guise le "cas Abane". Le 15 décembre 1957, au Caire, Ouamrane fut mis au courant de la situation par Boussouf et Krim qui venaient de Rabat où ils avaient discuté du préalable de l'indépendance avec le roi Mohammed V. "Abane continue sa propagande de démoralisation et de destruction à Tunis et aux frontières, il n'y a pas trente-six solutions: il faut l'incarcérer ou le liquider.

- Le tuer serait trop dangereux, répondit Ouamrane, l'ennemi peut exploiter sa mort à fond.

- Il veut nous détruire. Et selon des renseignements sûrs il veut même en liquider quelques-uns parmi nous.

- En ce qui concerne la prison je m'associe à vous, mais je suis contre la mort à moins d'une extrême gravité du travail fractionnel auquel se livre Abane.

- Alors tu es d'accord ?

- Attendez. Seulement s'il y a unanimité totale des membres du C.C.E. et notamment des cinq militaires Krim, Boussouf, Ben Tobbal, Mahmoud Cherif et moi. S'il manque seulement une seule voix je m'oppose à sa mort".

Ouamrane se rendit le lendemain à Damas, Boussouf à Tétouan et Krim à Tunis. Avant de quitter le chef Kabyle, Boussouf lui glissa à l'oreille "Moi, je suis d'accord...".

A Tunis du 17 au 20 décembre Krim, Ben Tobbal et Mahmoud Chérif se réunirent. Pendant trois jours et trois nuits, les trois colonels dressèrent l'acte d'accusation d'Abane Ramdane et retournèrent dans tous les sens, ce qui était facile, l'énoncé du verdict : prison ou mort; mort ou prison. "Il faut que l'on s'entende bien, dit Krim, il n'est pas question de l'accuser de trahison ni de collaboration. Abane est un dur. Il est même trop dur, et c'est ce que personnellement je lui reproche. Il cherche à accuser tout le monde et surtout il divulgue à l'extérieur nos divergences internes. Comme s'il voulait se poser en seul arbitre "pur". Moi, je vous le dis, il veut accuser tout le monde pour être le futur "Führer!". Le mot était lâché. Il fit grande impression sur Ben Tobbal et Mahmoud Chérif. Pourtant, l'ancien officier français semblait hésitant. "C'est sûr qu'Abane agit mal envers nous, dit-il. Il fait du séparatisme. Boussouf n'a pas tort lorsqu'il parle d'assainissement indispensable. Encore faut-il s'entendre sur le sens que l'on accorde au mot assainissement". C'était là toute la question. Personne n'osait prononcer le verdict fatal. "Il faut que nous agissions en révolutionnaires, ajouta Krim, que nous prenions nos responsabilités. Abane est devenu dangereux pour nous tous. Il a déjà trop parlé devant des tiers et il menace de tout porter sur la place publique. Boussouf et moi avons pris nos responsabilités. A vous de prendre les vôtres». Ben Tobbal Se leva. Celui qu'un certain journaliste surnommera le Beria du F.L.N. osa dire tout haut ce que chacun pensait: "Ne tournons plus autour du pot; cela fait trois jours que nous nous réunissons. Nous n'avons pratiquement pas dormi. Alors finissons-en. Tout le monde est d'accord pour empêcher Abane de nuire plus longtemps. Moi avec les autres. Maintenant il faut savoir comment l'éliminer. Il refuse de partir se reposer en Suisse. Reste donc: la prison ou la mort. Je vous le dis tout de suite : je ne suis pas contre la mort par principe. Mais je ne prendrai pas la responsabilité de le tuer sans jugement. Je ne l'ai jamais fait au maquis pour un simple djoundi. L'accusé doit faire face à un tribunal. On l'a décidé nous-mêmes au congrès de la Soummam pour éviter des crimes comme ceux commis par Amirouche lors de la "Nuit rouge". C'est aussi valable pour Abane. Il faut un dossier, un avocat, il doit bénéficier de toutes les garanties. -Si on décide de l'emprisonner, ajouta Krim, ce n'est pas possible à Tunis, j'avais pensé de le mettre ici, dans cette Villa de Montfleury. Hadj Ali d'Ain Beida nous l'a donné. Mais vous voyez comme moi qu'il pourra facilement attirer l'attention des passants. Et si cela se sait, c'est tout notre prestige qui s'écroule. Vous voyez un peu ce qui se passerait si l'ennemi connaissait nos divergences. Tandis qu'au Maroc, sous la responsabilité de Boussouf... il ne nous dérangerait plus. - Mais Boussouf est pour la mort, dit Mahmoud, qui, visiblement fléchissait.

- Tout cela ce sont des arguments sentimentaux, dit Krim sèchement, c'est votre pays...

Ben Tobbal, les traits tirés, le visage plus jaune que jamais, s'éleva violemment contre ses compagnons.

"Qu'est-ce que ça veut dire : Boussouf est pour ceci ou pour cela ? Et C'est ton pays... Je vais vous dire une bonne chose qu'il faut bien vous mettre dans la tête: au 1er novembre 1954, quand Ben Tobbal a pris la décision "d'y aller", il l'a fait tout seul. non parce que Boussouf y était. Vous m'agacez avec ces allusions. Ce n'est pas parce que Boussouf est né à Mila comme moi que nous sommes liés pour la vie et que nos décisions doivent être semblables!».

Mahmoud Chérif détourna les yeux, gêné. il y eut un silence Krim le rompit. "Nous sommes dans l'impossibilité de nous débarrasser logiquement de ce fou, dit-il.

Faut-il nous rendre complices des indisciplines ou faire justice nous-mêmes ? Mohammedi Said, qui actuellement se fait Soigner au Caire, m'a dit : "Je suis pour la mort. Et si vous ne le faites pas, je le ferai moi-même".

- De quoi se mêle-t-il celui-là ? répondit Ben Tobbal. Il ne fait pas partie du C.C.E. et ferait mieux de s'occuper de sa Kabylie. Vous cherchez tous les moyens de faire approuver la mort. Encore une fois je suis contre. Et vous direz à Boussouf que ma position est inébranlable. - Alors emmenons-le en prison au Maroc , conclut Mahmoud Chérif. Ben Tobbal fit un geste vague comme si, ayant été le seul à se prononcer radicalement contre la mort, il se désintéressait de la chose et laissait chacun des colonels responsable du sort d'Abane. Krim approuva Mahmoud Chérif.

"Oui, emmenons-le au Maroc, en prison".

Chacun abandonnait l'ultime décision à Boussouf que l'on sait le plus dur et, ce qui n'était pas négligeable, le plus lié à Ben Tobal avec qui il correspondait presque quotidiennement par l'intermédiaire de ses avocats.

Le 22 décembre, Abane fut averti que des "affaires importantes" devaient être réglées au Maroc. Une Katiba de boussouf avait été désarmé par les troupes marocaines et 3 membres du C.C.E devaient quitter Tunis pour aplanir l'affaire avec le roi Mohammed V. Abane accepta de remplir la mission en compagnie de Krim et de Mahmoud Cherif. Comment avait-il pu tomber dans le piège alors qu'il savait à quel point son attitude lui avait valu la haine des autres membres du C.C.E. ? Ben Tobbal me dira plus tard "Il était tellement sûr de lui, sûr de son intelligence, sûr de sa supériorité et de son pouvoir qu'il n'avait jamais pris réellement au sérieux la mise en garde des autres membres du C.C.E. il avait cru à un simple avertissement verbal".

Le 24 décembre, Abane, Krim et Mahmoud Cherif s'embarquèrent pour Tétouan ou Boussouf les attendait. Ils devaient faire escale à Rome puis à Madrid, aucun avion ne reliant directement Tunis à Tétouan. Ben Tobbal refusa d'être du voyage. Il se faisait peu d'illusions sur le sort réservé à Abane. Le lendemain, lorsque Ouamrane, de retour de Damas, lui demanda quelle était la décision prise par le C.C.E., il répondit : La prison au Maroc, car ici c'est impossible. Mahmoud et Krim l'ont emmené hier. Pas pour le tuer, mais..

- Puisque vous avez pris la décision de le mettre en prison, dit Ouamrane, ils n'ont aucune raison de le tuer et puisque tu es contre sa mort je ne marcherai jamais pour son exécution !

- Tu sais, malgré cette décision, j'ai bien peur que Boussouf n'agisse contre notre volonté !.

Abane, Krim et Mahmoud Chérif passeront la nuit de Noël à Rome. C'est à l'escale de Madrid, le 26 décembre, qu'Abane se douta de quelque chose. L'attitude des deux colonels lui avait-elle donné l'éveil ? Toujours est-il qu'à Messaoud Boukadoum, représentant du Front à Madrid, il confia : "Je ne sais pas pourquoi mais, pour la première fois, j'ai la frousse... On ne se parle plus. C'est la crise. ». Lorsqu'ils reprirent place dans l'avion, le lendemain, Abane regarda Krim dans les yeux, et le visage glacé, lui dit : " Je sens un sale coup qui vient mais tu le regretteras... ". Ils ne devaient jamais plus s'adresser la parole. L'avion se posa sur l'aéroport de Tétouan en fin d'après-midi. Les trois hommes descendirent, mêlés aux passagers.

Boussouf et deux de ses hommes des services spéciaux les attendaient au bas de la coupée. Ensemble ils se soumièrent aux formalités de police. Tous voyageaient avec des passeports marocains et Boussouf qui connaissait particulièrement bien les autorités marocaines de l'aéroport de Tétouan, leur facilita le passage. Pendant que Mahmoud Chérif, Abane et les 2 hommes de Boussouf bavardaient en attendant les bagages, un incident qui fit réfléchir Krim l'opposa à Boussouf. -êtes vous armés? demanda celui-ci.

-Ça ne te regarde pas. Mais qu'est ce que tu fais? Krim s'était vivement reculé. Boussouf, souriant, avait amorcé le geste de le fouiller.

-Ne recommence jamais ça! gronda Krim. Et maintenant écoute...Il fit part à Boussouf des décisions prises à Tunis. La réponse fusa, tranchante: "Moi, ici, je n'ai pas de prison. Et puis à ton tour de bien écouter. ici, au Maroc, je fais ce que je veux. Abane "Passera" et bien d'autres "passeront" aussi. N'oublie pas que Hitler et Franco se sont toujours entourés d'hommes qui leur étaient entièrement dévoués !

-Attention, Boussouf, ce que tu avances est grave. Il s'agit d'un membre du C.C.E. connu sur le plan national et international.

-Je te dis qu'Abane passera et il y en a d'autres qui passeront.

-Ben Tobbal est contre l'exécution d'Abane et nous lui avons signé un papier dans lequel il se déclare étranger à tout ce qui peut lui arriver.

-Ben Tobbal ? J'en prends la responsabilité, je me débrouillerai avec lui et le convaincré.

Les deux hommes rejoignirent Abane, Mahmoud Cherif et les deux éléments des services spéciaux et s'entassèrent dans une Versailles bleue qui démarra en direction de Tanger. Après quelques kilomètres le véhicule quitta la route et s'engagea dans un chemin de terre. -Ou' va-t-on? demanda Krim.

- J'ai des affaires A prendre dans une ferme qui est à nous, répondit Boussouf. La Versailles s'arrêta devant un long bâtiment. Mahmoud regarda Krim. -Allez, descends, dit l'un des agents de Boussouf à Abane. - Moi? Pourquoi?

-Discute pas !. Abane avait compris. Il descendit de voiture et fut immédiatement ceinturé par le premier agent. L'autre le visa du canon de sa mitrailleuse. Avec courage Abane tenta de se débattre mais lui paralysa le bras d'un prise de judo. Vaincu, il se laissa pousser vers la ferme sans un regard pour ses anciens compagnons. "Venez, vous aussi". dit Boussouf à Krim et à Mahmoud Cherif. Ce dernier pendant la courte bagarre, avait glissé la main dans la poche de son imperméable.

" N'entre pas" , cria Mahmoud à Krim. La main toujours dans la poche de l'imperméable semblait tenir une arme dirigée contre Boussouf. « Tu seras responsable de ce qui arrivera à Abane, dit Krim au patron de l'Oranie. - Il merite...Boussouf semblait fou de rage. Il se fit menaçant. "Et d'autres passeront... et d'autres passeront, je vous le répète ! Et ça ne vous regarde plus. On s'en va. ». Les trois hommes regagnèrent la Versailles, qui prit la direction

d'une villa proche de la ferme et appartenant également à l'organisation de Boussof. La nuit était tombée. Des leur arrivée Krim remarqua l'isolement de la villa. Elle était déserte. Boussof s'était calmé. Il montra le chemin aux deux colonels.

"Allons dîner. C'est prêt. On reparlera de tout cela après." -je me pose la question comment ils ont pu avoir de l'appétit- Une vieille femme noire servit à table. Krim était aux aguets. Quant à Mahmoud Cherif, il avait refusé de quitter son imperméable et tenait obstinément la main droite dans sa poche. Il mangea maladroitement, ne se servant que de sa main gauche. "Sois vigilant" avait-il glissé à Krim avant de passer à table. Conseil superflu. La discussion reprit "Le C.C.E. a décidé qu'Abane serait emprisonné", dit Krim. Tu ne dois pas le faire exécuter.

- Ici, nous sommes pour la mort, répondit calmement Boussof.

Boumediene est d'accord, Bouteflika, qui s'occupe de nos liaisons spéciales avec Paris puisqu'il a la nationalité marocaine, dit que Ben Bella et ceux de la santé sont aussi pour mettre fin à son action. Il n'est pas possible qu'il continue ce travail de fractionnement.

- Mettre fin, d'accord. Pas le tuer. Le C.C.E. en a décidé ainsi.

Abdeljellil, responsable de l'organisation F.L.N. au Maroc, se mêla à la discussion. « Nous ne pouvons garder Abane ici. Par ses cris il risque d'alerter les passants.

- Les passants, ici, ne doivent pas "passer" souvent, coupa Krim.

- Peut-être, poursuivit Abdeljellil, mais il y a les autorités marocaines qui nous surveillent aussi. Et il faut compter avec elles.

Moi je suis pour qu'on le liquide. (...). En fin de soirée, les deux agents de Boussof vinrent voix basse à leur patron. Krim les surnomma "les hommes aux yeux blancs". L'un d'eux était originaire de Mila, tout comme Boussof et Ben Tobbal.

"Abane est ici, dans cette maison, dit Boussof. Il est mort. Vous pouvez le voir". Krim et Mahmoud Cherif se levèrent précipitamment.

Boussof les précéda. Dans une chambre voisine, Abane gisait sur un lit. Son visage était bleu. Il avait été étranglé à l'aide d'une corde qui était encore passée autour de son cou. Krim dira plus tard A Ouamrane ! "Ce sont les deux hommes qui accompagnaient Boussof à l'aérodrome qui l'ont exécuté". Les deux hommes ignoraient l'identité de celui qu'ils étranglaient. On leur avait simplement dit qu'il s'agissait d'un traître à éliminer. Lorsqu'il saura la vérité, l'un des "yeux blancs" sera victime de dépression nerveuse et le comité de la wilaya V l'enverra discrètement à Leysin en Suisse pour se "reposer".

"Voilà, c'est fini, dit Mahmoud Cherif. Nous devons partir pour rendre compte aux autres. ».

Abane Ramdane, l'homme qui avait mis sur pied le congrès de la Soummam et avait ainsi donné une véritable armature politique à la révolution, était mort assassiné le 27 décembre 1957 dans une villa entre Tétouan et Tanger, au Maroc espagnol. Il avait trent huit ans. On en fera un martyr de la révolution et le Moudjahid expliquera sa mort au « champ d'honneur ».

En effet on put lire dans le no 24 publié le 29 mai 1958: "Au cours d'un combat qui dura plusieurs heures, Abane fut blessé. Tout laissait espérer que ses blessures étaient sans gravité. En soins vigilants, nous espérions que la constitution robuste finirait par l'emporter. Pendant des semaines, nous sommes restés sans nouvelles, persuadés cependant qu'il triompherait encore de l'adversité. Hélas! une grave hémorragie devait lui être fatale... Nous pleurons un frère de combat dont le souvenir nous guider! ».

Ce souvenir allait hanter tous les chefs de la révolution jusque bien après l'indépendance. Le cadavre d'Abane pèsera lourd sur la suite des événements. Et chacun se renverra la responsabilité de sa mort avec une belle assurance!.